121
FRC 3 a.
24452

LETTRE

SUR L'INVASION

DES

PROVINCES-UNIES,

A M. le Comte de MIRABEAU.

ET SA RÉPONSE,

PUBLIÉES par la Commission que les Patriotes Hollandois ont établie à Bruxelles.

A BRUXELLES.

1787.

Case
FRC
2256

THE NEWBERRY
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LA Réponſe de M. le Comte de Mirabeau à la Lettre de notre concitoyen, ſuffiroit pour lui aſſurer à jamais l'eſtime & la reconnoiſſance du *Parti Patriotique*, dont on ſait que cet illuſtre Ecrivain a ſoutenu les principes avec tant d'énergie. Cependant elle ne remplit qu'imparfaitement les vœux des infortunés qui le preſſent de défendre une cauſe auſſi juſte, auſſi digne d'un génie mâle & d'une ame faite pour répandre en tous lieux l'enthouſiaſme de la liberté. Puiſſe la publication de ces Lettres le déterminer à entreprendre un Ouvrage qui intéreſſe tout à la fois & les Hollandois & quiconque aime l'eſpece humaine, & tous les hommes libres d'une extrémité du globe à l'autre!

Les amis de M. le Comte de Mirabeau nous reprocheront peut-être de n'avoir pas demandé ſon conſentement pour publier ſa Lettre; mais le mouvement des affaires politiques ne nous permettoit aucun délai. Pourquoi d'ailleurs

euſſions nous demandé un conſentement qu'il ne pouvoit pas nous refuſer? Aſſez d'honnêtes gens, d'un bout de l'Europe à l'autre, profeſſent trop ſecrettement les grands principes de la morale. Ce n'eſt pas à celui qui prêta ſi ſouvent de l'éloquence aux murmures des Peuples, qu'il convient de ſe cacher dans la foule.

LETTRE
SUR L'INVASION
DES PROVINCES-UNIES.

A M. le C. D. M.

MONSIEUR LE COMTE,

VOTRE éloquence courageuſe eſt conſacrée à défendre les droits des hommes. Vous avez déjà réclamé en faveur de ma Patrie, lorſqu'elle étoit menacée par un Deſpote étranger. Pourriez-vous l'abandonner au moment où elle eſt aſſervie par une foule de Tyrans ſubalternes ? Vous ne ſauriez traiter un plus grand ſujet & plus capable d'honorer vos talens. Il s'agit de la liberté d'un Peuple, & d'annoncer à nos Politiques combien cette révolution, qu'ils regardent avec une ſtupide indifférence, peut être funeſte à la liberté générale.

Quelques perſonnes, perſuadées que la révolution des *Provinces Unies*, mérite de vous intéreſſer autant que les ſujets qui vous ont occupé, répondent que vous préparez un Ouvrage ; mais d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, diſent que vous êtes dévoué au Roi de *Pruſſe* & au Duc de Brunſwick, & que vous craindriez de leur déplaire. Quelle occaſion plus favorable pour confondre vos en-

nemis ? En écrivant en faveur des Hollandois, vous prouverez d'une maniere bien ſenſible que vous n'avez jamais été l'inſtrument de la haine & de l'intérêt, & qu'ami de la vérité & de la juſtice, vous les avez conſtamment défendues contre tous leurs adverſaires.

L'ouvrage que je vous demande, & que tous mes Compatriotes libres regarderoient comme un bienfait (car vous ſavez qu'on les calomnie en les égorgeant) n'exigeroit que quelques momens de vos loiſirs. Il vous ſeroit très-facile de raſſembler en quatre jours tous les matériaux qui pourroient vous manquer. Permettez-moi de vous en indiquer les moyens. Les principaux Gazetiers Hollandois, MM....., ..., & ..... ſont maintenant à Paris. Ces trois hommes, qui ne manquent pas de mérite, & qui ſe ſont particuliérement attachés à écrire l'hiſtoire des troubles actuels, s'empreſſeroient de vous donner tous les renſeignements néceſſaires. M..... auteur d'une hiſtoire générale des Provinces Unies, a préparé les derniers volumes qui comprendront l'hiſtoire de cette révolution, & il pourroit vous les communiquer. M..... a fait la *Défenſe des Belges confédérés*, 2 vol. où l'on trouve un tableau exact de la conſtitution de chaque Province, & l'hiſtoire des premiers Stathouders. Ce dernier Ouvrage, & une brochure intitulée *Deſpotiſme de la Maiſon d'Orange*, pourroient vous ſervir à tracer un petit tableau des prétendues obligations que les Provinces Unies ont à cette Maiſon, & à faire voir qu'elle a toujours aſpiré à la ſouveraineté. Il me ſemble qu'aucun Hiſtorien n'a dit aſſez clairement que Guillaume I fut ſeul cauſe que l'Eſpagne ne perdit pas les dix-ſept Provinces. Il annonça trop ouvertement qu'il travailloit pour lui-même, & cela engagea la plupart des Seigneurs Flamands, qui

ne vouloient pas servir d'instrument à son ambition, à faire leur paix avec l'Espagne. Il y a encore à Paris un homme qui pourroit vous être très-utile, si vous vous occupez de ce sujet, comme j'ose l'espérer. C'est M....., Auteur de l'*Esquisse d'un grand Tableau*, qui a été employé par les Patriotes.

La révolution que vient d'éprouver ma Patrie est un vrai malheur pour tous les amis de la liberté. Sans l'intervention du Despote de Berlin, il est certain que les vrais républicains Hollandois auroient triomphé du Stathouder & des aristocrates, malgré leur constitution, & établi un gouvernement de représentation, le meilleur de tous, quoiqu'en dise l'Avocat du despotisme, & son digne disciple Mallet du Pan. La France, par une conduite inconcevable, après avoir annoncé qu'elle armoit pour soutenir son parti, n'a pas fait de mouvement lorsqu'on est venu attaquer & proscrire ce même parti. Sans doute rien n'est plus absurde, & jamais la France ne se couvrit d'un plus grand opprobre. Je dirai même que la France ne perdit jamais un allié plus utile. En conservant son influence en Hollande, elle réduisoit l'Angleterre à l'impossibilité de faire la guerre, &c. &c. Il est difficile de traiter ce point avec quelque ménagement; mais on peut dire que la France a été trompée, & vanter sa bonne foi. D'ailleurs, il est aisé de faire voir que tous ces événemens sont la suite du système absurde adopté par M. de Vergennes. Ce plat Ministre vouloit ménager la Cour de Berlin & le Stathouder, & concilier les contraires : il vouloit encore négocier lorsqu'on avoit déjà refusé toutes ses propositions. C'est à vous, M. le Comte, à montrer dans tout son jour la nullité & l'hypocrisie de ce Visir, & à attacher à sa mémoire tout le mépris qu'il mérite.

Parmi les vues politiques dont vous remplirez votre Ouvrage, vous n'oublierez pas sans doute de faire sentir que l'influence que le Roi d'Angleterre aura en Hollande, & son union avec le Stathouder, doit nécessairement un jour être funeste à la liberté anglaise. Il semble qu'une Nation qui, oubliant tout pour des intérêts de commerce, sert d'instrument pour opprimer la liberté des autres, n'est pas digne d'être libre. Si j'avais votre éloquence, & si je parlois votre langue, je ne mourrois pas sans faire rougir cette foule d'oppresseurs insolens mercénaires qui proscrivent mes malheureux Concitoyens, & ces Despotes qui croient devenir de Grands Hommes en commettant de grands brigandages. Nous espérons, Monsieur le Comte, que vous ne refuserez pas à la plus saine partie d'une Nation, la consolation d'être vengée au moins par la vérité. Vous savez sous quel jour odieux on nous a représentés, & par quels impudens sophismes, des Libellistes à gages (Mallet est de ce nombre) ont cherché à obscurcir les droits d'un Peuple libre. La vérité ne perce souvent qu'après bien des années, & les oppresseurs jouissent tranquillement du fruit de leur tyrannie. Le génie seul a le privilége de la faire triompher dès qu'il a parlé. S'il se taît lorsqu'il peut élever sa voix, il est coupable. Agréez les hommages & la reconnoissance de tous les amis de la liberté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*De B***. 28 Oct. 1787.*

MONSIEUR,

MONSIEUR,

J'exprimerois très-foiblement ce que votre Lettre m'a fait ſentir, en vous diſant combien j'en ai été perſonnellement flatté. Sans doute un tel encouragement compenſe bien des injuſtices, conſole de bien des calomnies ; mais votre plaidoyer eſt ſi plein de la mâle douleur d'un homme libre qui pleure ſur ſa Patrie, que mes premiers mouvemens, à ſa lecture, ont tous été donnés aux malheurs de la Hollande, aux crimes de ſes ennemis, à l'indignation profonde & voiſine de l'horreur qu'inſpire à tout ami de l'eſpece humaine cette lâche conſpiration contre les Peuples libres, que chaque jour dévoile mieux à l'Obſervateur attentif.

N'allez pas croire au reſte, Monſieur, que les ſentimens que vous avez réveillés dans mon ame, juſqu'à m'en rendre l'agitation très-pénible, ayent jamais ceſſé d'y régner. Non, je ne ſais pas compoſer avec la violence & l'iniquité. Non, les attentats contre la liberté des hommes ne me laiſſeront en aucun tems libre de m'abſtenir ou de diſſimuler, & la haine des tyrans comme l'amour de la liberté ſont en moi des paſſions ſi véhémentes, ſi involontaires, que je n'ai pas même le droit de m'en eſtimer davantage. Je profeſſe, j'ai profeſſé votre cauſe, je ne la déſerterai jamais. Au milieu de vos ennemis, & dans un moment où j'étois loin de prévoir toute l'étendue de l'inconſidération du Cabinet de Berlin, de l'inconcevable ſtupeur du Gouvernement François, & ſur-tout des excès auxquels on aſſure que s'eſt portée l'armée Pruſſienne ; j'ai ſoutenu vos droits, vos intérêts chez le Duc de Brunſwick, auprès de lui, & je

ne saurois dire contre lui ; car il paroissoit sentir la justices de vos prétentions & de vos plaintes plus qu'il n'appartient à un Prince.

Si l'on m'eût alors envoyé les matériaux nécessaires pour exécuter l'ouvrage dont vous me parlez si tardivement aujourd'hui, sans doute je l'aurois entrepris ; & pour tout dire, je m'indignois même que cet ouvrage ne parût pas, que le procès du Stathoudérat ne fût pas porté au Tribunal de l'opinion publique, assez solemnellement pour que, d'une extrémité du globe à l'autre, les hommes qui pensent fissent cause commune avec vous. C'est sur-tout aux Peuples libres qu'il appartient de montrer le plus grand respect pour l'opinion publique, d'en appeller toujours à elle, de s'aider de la puissance du juste & de l'injuste dont tout homme porte tellement le sens moral dans son cœur, qu'il est d'observation universelle que les manifestes facilitent infiniment les levées de soldats même dans les pays non libres. Le Peuple dans sa cabane juge les querelles des Rois. Cet ouvrage, certes, je l'aurois fait de grand cœur, sur-tout pour un de vos concitoyens. Car il étoit utile & convenable qu'il parût au nom de la Patrie. Mais ces sortes de discussions demandent une si grande exactitude ; les faits m'arrivoient si équivoques, si incomplets, si douteux ; ma force contre les autres & contre moi-même tient tellement à l'habitude religieuse d'avoir toujours raison, de ne défendre que de bonnes causes & par de bons moyens, qu'au défaut de mon insuffisance personnelle, j'ai craint celle de mes circonstances.

Voilà, Monsieur, l'unique considération qui m'ait arrêté. Certainement j'ai porté un véritable attachement à la Monarchie prussienne ; pour *au Roi de Prusse*, je ne compris encore en aucun moment de

ma vie comment on pouvoit donner ſa liberté ou ſon affection perſonnelle à un Roi). Son exiſtence me paroiſſoit néceſſaire à la liberté politique de l'Europe, & le ſeul étai de la conſtitution germanique qui, ne donnât-elle à vingt millions d'hommes que l'avantage incalculable de vivre dans de petits Etats, eſt digne que les ſages faſſent des vœux pour ſa permanence. Mais quand le Gardien naturel des libertés de l'Allemagne ſe laiſſe diſtraire de ſa grande, de ſon unique affaire, de ſon intérêt de tous les momens pour l'exploſion bourgeoiſe d'un reſſentiment preſque auſſi ridicule qu'inique; quand il donne ainſi le ſecret de ſes principes perſonnels, & de l'incohérance de ſon ſyſtême politique; quand trompé par notre faux air de décadence, & prenant toujours la moleſſe & l'impéritie du Gouvernement pour l'impuiſſance de la Nation, il aliéne la confiance & la bienveillance de ſes alliés naturels par l'oſtentation non moins puérile dans ſes motifs, qu'odieuſe dans ſes ſuites, d'une puiſſance qui n'a pas beſoin de ces ruineuſes épiſodes; quand il mérite par un attentat preſque inoui contre le droit des Nations de devenir l'objet d'une croiſade, du moins ſi les hommes ſavoient ſe confédérer pour la liberté comme pour la tyrannie, vous ne pouvez pas croire qu'il m'inſpire quelque intérêt.

Quant au Duc de Brunſwick, je ſuis reconnoiſſant des égards très-diſtingués qu'il m'a montrés. Je conſidere ſes talens, je reſpecte ſon adminiſtration dans ſes Etats, dont il eſt vraiment le pere très-éclairé. Mais qu'il y a loin de-là à taire lâchement en ſa faveur la vérité! J'aimois aſſez ce Prince, je l'avoue, pour qu'il me fût impoſſible de prévoir ce que l'on dit de ſa conduite en Hollande. A la vérité rien n'auroit pu me perſuader que la France ne pouſſeroit pas un corps juſques

ſur la Meuſe, ce qui eût ſuffi pour amortir toutes les fumées du Roi de Pruſſe. Convaincu que menacés ſur un point où nous pouvions paroître prêts, & l'être en effet, nous profiterions de cet heureux haſard pour faire bonne contenance, j'étois loin de croire que le Duc eût beſoin de modération, & je craignois plus pour lui ſa miſſion que je ne la redoutois pour les autres. Que ſi les pages de notre opprobre m'euſſent été ouvertes dans le livre des Deſtins, j'aurois cru le Duc incapable d'outrepaſſer la meſure des rigueurs que néceſſite une invaſion armée, & même de ne pas tempérer la ſévérité des ordres dont il étoit porteur. J'aime encore à croire que ces actes de violence d'un chef de brigands qui a une injure perſonnelle à venger, dont vos lettres retentiſſent, doivent être imputés aux partiſans d'Orange, & non à un Prince vraiment malheureux de s'être cru forcé de jouer un rôle où il y avoit ſi peu de gloire à gagner, & tant de mal à faire. Que ſi le contraire m'eſt démontré ; pallier ou laiſſer impunie une telle conduite par des conſidérations perſonnelles ou des ménagemens de reſpect humain, c'eſt une lâcheté dont je ſuis tout à fait incapable. Non, Monſieur, non, nul motif ne peut m'impoſer ſilence ſur une infraction aux droits de l'homme, que l'inutilité même de ma réclamation.

Mais c'eſt ici, Monſieur, le point capital à traiter entre nous. L'ouvrage que vous me propoſez qui, comme monument littéraire, eſt un beau projet, & comme cours de morale politique des Nations, une conception très-élevée ; cet Ouvrage peut-il être utile en ce moment ? Ne vaut-il pas mieux le réſerver pour le jour de la vengeance qui ſe préſentera probablement plutôt qu'on ne croit ?

D'abord, j'adopte tous vos principes ; je connois

assez votre histoire pour n'avoir jamais douté que l'influence du Stathoudérat n'ait été irrémissiblement destructive de votre liberté; que le système d'usurpation de la Maison d'Orange ne soit immortel, & que si la *France* avoit su jouer sa partie dans la derniere guerre, elle n'eût à la fois affranchi l'*Amérique* & la *Hollande*. Je suis convaincu de la vérité de votre observation neuve & profonde sur *Guillaume I.* S'il eût été un vrai Républicain ou seulement un Chef modéré, les dix-sept Provinces Belgiques étoient affranchies. Je vois M. de Vergennes & son Ministere précisément des mêmes yeux que vous. Je crois que les Anglois viennent de frapper un coup de maître qui peut retarder d'un demi-siécle leur décadence. Je suis persuadé que rien ne seroit plus facile & plus juste que de rendre infiniment odieuse cette Nation. Tyran de la terre ! Tyran des mers ! qui poursuit par tout le bonheur & la liberté, comme si les Anglois seuls avoient droit à des succès ! comme si nul autre Peuple n'étoit digne d'une constitution ! comme si le reste de l'espece humaine étoit fait pour ramper sous le sceptre de la *Grande Bretagne*, ou sous la verge des *Despotes !* ... Et ne croyez pas, Monsieur, comme vous paroissez y pencher, qu'il ne vous servît à rien d'effrayer les Anglois sur les liaisons de leur Roi avec le Stathouder. N'avez-vous donc pas vu cette Nation frénétique d'orgueil, se précipiter dans la guerre d'Amérique, quoique ce fut évidemment la guerre du Cabinet de S. James contre la liberté Britannique ? N'en étoit-ce pas fait de la Constitution, si l'Amérique eût succombé ? *Burke* leur avoit dit. D'un bout de l'Europe à l'autre les gens sensés le voyoient, & par un vrai suicide politique, les Anglois n'en continuoient pas moins à déchirer leurs propres entrailles. Qu'est-ce pour eux auprès d'un semblable intérêt, d'un tel péril que la *Hollande* plus

ou moins ſtathoudérienne ? Croyez-moi, Monſieur, le Gouvernement Anglois a trop bien joué ſon jeu, & quant à la Nation, elle n'a d'autres rapports avec les Hollandois que le féroce *Hate the Dutch* qui eſt avec leur profonde & native horreur pour nous leur cri de ralliement & la baſe de leur eſprit public.

Peut-être, au reſte, faut-il attendre de-là encore une fois la régénération de votre liberté ; car il eſt impoſſible aux Anglois d'être modérés, & indépendamment des outrages qu'ils viennent de vous faire prodiguer, on peut s'en rapporter à eux pour laſſer votre Nation lente à s'irriter, mais longue à ſe refroidir. Aujourd'hui que vous reſte-t-il à faire, ſinon diſſimuler, endormir la méfiance des Tyrans, laiſſer retirer leurs ſatellites, préparer, attendre & ſaiſir les circonſtances ?

Je ne dis pas que ſi dans ce moment même par un coup de force auquel nous étions plus prêts que l'on ne croit, le fer & la flamme euſſent été portés ſur les côtes anglaiſes, & peut-être juſques dans Londres, vous n'euſſiez pu avec de très-légers ſecours, noyer vos Hyènes enrégimentées. Mais la paix eſt faite ; & notre impuiſſance, quoique fort exagérée, univerſellement exagérée, ſera trop réelle quelque temps encore. Du cahos tranquille ce pays-ci a paſſé dans le cahos agité. Il peut, il doit en ſortir une création. Sera-ce un *Embryon ?* sera-ce un homme ? Je ne ſais Mais il eſt impoſſible que nous ſoyons ſtationnaires, & nous ne pouvons plus deſcendre.

Attendez-donc. Auſſi bien nos efforts avortés ſeroient-ils accueillis en ce moment par vous-même, peut-être, avec une eſpece d'horreur qui les rendroit tout-à-fait inutiles. Mais l'Electeur de Baviere va mourir ; mais le Roi de Pruſſe aura bientôt d'autres ennemis ; mais le ſyſtême politique de l'Europe changera ; mais vous êtes ſous nos glacis tandis que ceux

qui viennent de ſe déclarer ſi impolitiquement, vos Oppreſſeurs, auront à guerroyer du Weſer au Danube. Dans ces terribles conflits le jour des Patriotes Hollandois ne peut-il pas revenir ? Pourquoi ſe croiroient-ils anéantis ? Leur parti porte ſur la nature éternelle des choſes. Vos Provinces deviendront libres, ou ſeront reſtituées à la mer. Toujours mal conſtituées, vous ne fûtes jamais eſclaves; vous ne le ſerez pas. La coalition même des Ariſtocrates & du Stathouder, qui eſt une révolution abſolument neuve dans votre hiſtoire, ne vous ſera peut-être pas ſi fatale qu'on pourroit le craindre. En tout pays, c'eſt la haine des Ariſtocrates qui rend le Peuple ami du pouvoir d'un ſeul. La Maiſon d'Orange participera bientôt à cette haine, ſi elle fait cauſe commune avec l'Ariſtocratie. Laiſſez donc vos tyrans uſer, abuſer même de leurs avantages, proſcrire vos bons Citoyens, augmenter les troupes de terre, hériſſer vos Villes & vos Villages de bayonnettes. Le payſan hollandois amaſſe dans ſon cœur la vengeance, & jamais un Peuple ne fut conquis malgré lui. Toujours ſurpris & bouleverſés par une premiere invaſion, toujours ranimés par la honte & la colere; voilà votre hiſtoire, voilà votre horoſcope.

Or, je le demande; le récit, la dénonciation de vos malheurs, ne doivent-ils pas être réſervés pour un moment où une révolution ſoit moins impoſſible? Ne ſeroient-ils pas plutôt aujourd'hui un hymne funebre qu'un manifeſte? Ah! c'eſt aux femmes à ſe lamenter; mais la vengeance convient aux hommes opprimés. L'Ecrivain, digne de plaider votre cauſe, ne ſaiſira le burin que le jour où vous tirerez l'épée. Vouloir hâter ce jour, ce ſeroit en effet l'éloigner; ce ſeroit avertir vos tyrans de bien river vos chaînes.

Voilà mon avis, Monſieur, ou du moins celui que je voudrois diſcuter avec vous. Sans doute vous ne

136 403

me refuſerez pas de faire connoiſſance avec l'homme capable d'écrire la belle & vigoureuſe Lettre que j'ai reçue. Non-ſeulement je n'ai aucune raiſon perſonnelle de ne pas entreprendre l'Ouvrage que vous me propoſez ; mais pour m'en défendre, j'ai beſoin de combattre l'attrait impérieux qui m'y convie. Egalement éloigné par caractere de la folle préſomption qui nous aveugle ſur nos forces, ou de la fauſſe modeſtie qui affecte de ne pas ſe connoître, je ne me crois pas indigne de traiter ce beau ſujet. Je connois les Ouvrages dont vous parlez. J'eſtime le talent de M....., & je crois, comme vous, que ſes conſeils, réunis aux vôtres & aux matériaux que vous me procureriez, me ſuffiroient pour tracer aſſez rapidement un Ouvrage qui marquât ſous le titre de *Révolutions de la Hollande*, ou *du Stathoudérat*, & *de l'Influence probable de l'Invaſion des Provinces-Unies ſur le Syſtême Politique de l'Europe.* Mais je crois qu'il n'eſt pas ou qu'il n'eſt plus temps.

Permettez au reſte que je me félicite de ce que mon retour à Paris m'a valu la connoiſſance d'un homme tel que vous, qui, j'oſe le croire, ne doutera pas, après quelques heures de converſation, que la vérité & la liberté ne me ſoient infiniment plus cheres que toute autre conſidération humaine.

Agréez mes très-cordiales ſalutations,

L. C. D. M.

Hôtel de Malthe, rue Traverſiere, 1 *Nov.* 1787.